c.1.1658.2.

Case
FRC
14036

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

FAIT

AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

SUR LA PRISE DE CHARLEROI;

PAR BARÈRE.

Séance du 9 messidor, l'an second de la République française, une et indivisible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE,

ET ENVOYÉ AUX ARMÉES.

CITOYENS,

Vous voyez à la barre les signes d'une nouvelle victoire. Les drapeaux de la garnison autrichienne suspendus à la voûte du péristile vont marquer la prise de Charleroi par les troupes de la République.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Deux fois le siége a été commencé depuis le 28 prairial : d'abord un avantage remarquable avoit été remporté sur les esclaves impériaux ; 6000 d'entr'eux avoient mordu la poussière, et 7 de leurs canons avoient été pris. La seconde fois a été terrible ; ce sont les canonniers qui ont agi, et la foudre républicaine a converti en cendres la ville autrichienne. Une garnison de 3000 hommes est prisonnière, et les républicains n'ont pas même voulu s'abaisser jusqu'à la capitulation.

Le soir de la prise de Charleroi, 1500 hommes de cavalerie autrichienne sont venus attaquer la division de gauche ; la cavalerie républicaine et l'artillerie légère les ont tournés ; ils leur ont tué 150 hommes, et pris environ 200 chevaux. Voilà une addition aux faits que je vais lire, et dont la nouvelle officielle a été portée au général Jourdan, au moment du départ du citoyen Lebas, adjudant général, et du citoyen Charbonnier, adjoint aux adjudans-généraux.

Il y a huit jours, je rapportois à la Convention nationale la capitulation d'Ypres. Aujourd'hui, je viens vous dire qu'avec de l'artillerie formidable et des hommes libres, la diplomatie guerrière s'est vigoureusement simplifiée : les Autrichiens se sont rendus à discrétion.

Entendez comment des esclaves capitulent ; en tombant aux genoux des républicains, ils font l'éloge de leur générosité.

Au général commandant l'armée française de la Sambre.

« Nous nous en rapportons à la générosité française, espérant que la garnison, qui doit avoir mérité l'estime des armées françaises, aura un sort tel que l'honneur le demande ».

Charleroi, le 25 juin 1794,

Signé REYNIAC, général-major.

Cet éloge ne peut être suspect : comme il dément les calomnies vomies par les journaux de Bruxelles et de Londres !

Ainsi l'armée du Nord, fidèle dans toutes ses parties à la destinée glorieuse que la République lui a imposée, repousse les hordes étrangères avec un égal succès : d'un bout des frontières à l'autre, de l'Océan à la Haute-Sambre, les soldats se renvoient la victoire. Hier, c'étoit Ypres ; aujourd'hui, c'est Charleroi. C'est maintenant le tour de la partie gauche de l'armée du Nord, qui soumet la West-Flandre.

Représentans du peuple, voilà donc les fruits de vos efforts ; voilà les résultats précieux de votre union ; voilà les garans de la belle République que vous avez fondée sur les cadavres des Capet et des fédéralistes.

Cependant, au milieu des cris de la victoire, des bruits sourds se font entendre ; des poisons subtils sont insérés dans les journaux ; des complots funestes s'ourdissent. Aux convulsions de l'athéisme impuissant et puni, ont succédé les astuces du fanatisme qui se réveille, et qu'on cherche à aigrir plus fortement pour le rendre plus actif. On cherche à r'ouvrir des temples, en subtilisant sur les expressions d'un décret ; des mécontentemens factices se préparent, et le gouvernement est sans cesse vexé, entravé dans ses opérations, tourmenté dans ses mouvemens, calomnié dans ses pensées, et menacé dans la vie de ceux qui le composent.

Ce ne sont pas ici des terreurs mensongères ; il faut le dire, la victoire n'est pas même une caution suffisante pour le gouvernement. Dans le moment même, au milieu des succès de cette campagne, les contre-révolutionnaires jugés par vos décrets et mis hors de la loi, étoient en correspondance avec le gouvernement anglais et espagnol, et avec toutes les factions que vous avez punies : ce sont les relations de Bordeaux. Jugez ce que doivent faire les contre-révolutionnaires secrets, ceux qui espèrent couvrir leurs complots de quelqu'apparence civique ou d'un vernis de patriotisme. Que seroit-ce donc si la fortune des combats ne secondoit pas le courage des républicains ? que seroit-ce si des intrigans et des ennemis implacables de tout ce qui est bien public, pouvoient enter leurs crimes sur une défaite, et placer leur conjuration sur des revers militaires

Héritiers sacriléges des Brissot, des Hébert, des Chaumette

et des Danton, c'est à vous qu'il faut attribuer cette tourmente de l'opinion publique et ces menaces éternelles d'assassinat et de subversion dans le gouvernement ! Mais c'est en vain que les ombres criminelles de ces contre-révolutionnaires semblent investir le temple des lois ; les représenans du peuple, éclairés sur les intérêts du peuple et sur leur propre sûreté, sauront tirer parti de la victoire au dehors, pour anéantir au dedans toutes les coalitions impies, ou les complots parricides de quelques hommes qui prennent leur fatigue individuelle pour la fatigue du peuple, et leur conscience troublée pour la conscience publique. Est-il aucun de nous qui n'ait déjà plusieurs fois comparé notre état brillant pendant cette campagne, avec notre état désastreux pendant la campagne dernière ?

Quel spectacle offroient donc à la République et à la représentation nationale tous les crimes coalisés l'an passé. Toulon vendu, Marseille agitée, l'Ardèche en révolte, la Lozère fanatisée, la Vendée grossie, la Sarthe occupée par les brigands, les Pyrénées envahies, les Alpes menacées, l'hébertisme triomphant, l'athéisme levant une tête insolente et altière; le crime audacieux et la trahison impunie étoient à l'ordre du jour : Danton correspondant avec l'Angleterre, Fabre-d'Eglantine corrompant la législation par les finances, Chaumette conduisant la commune à la contre-révolution ; la marine désorganisée, livrée à quelques chefs perfides, n'ayant montré qu'une inertie funeste et des croisières désertes ; les frontières du Rhin emparées par le Prussien ; les villes vénales prêchant la contre-révolution, les places fortes du Nord prises, les départemens de l'intérieur ravagés, les patriotes purs persécutés, les sociétés populaires divisées, le gouvernement attaqué par des projets de division, d'assassinat, et de dénonciations publiques, un système de famine couvrant la France de ses terreurs et de ses besoins.

Que sommes-nous au contraire, et quelle attitude avons-nous prise devant cette Europe courbée sous les rois, les prêtres, les nobles et les banquiers ?

Toutes les armées sont sur le territoire ennemi ; Toulon a vomi ses usurpateurs cruels et ses marchands infâmes ; Marseille est remise au pas de la révolution ; les Pyrénées Orientales ont repris leur territoire et le signe de leur gloire ;

les Alpes s'enorgueillissent du triomphe de nos armées, et le Piémont est menacé.

Les Alpes maritimes et la République de Gênes voient l'armée d'Italie couverte de lauriers; les désastres de la Vendée ne remplissent plus les feuilles des journalistes complaisans, et la Sarthe ne donne plus d'espérance aux contre-révolutionnaires de l'intérieur; le Rhin a vu fuir les hordes prussiennes; la Moselle a été témoin de l'emparement du Palatinat; les Ardennes sont le théatre des succès, et la Sambre rejettera bientôt ses exécrables voisins; la marine régénérée se mesurant avec intrépidité avec les escadres coalisées, et se disposant à détrôner les tyrans de la mer, après avoir ruiné leur commerce par des croisières nombreuses sur les bords de l'Océan; Menin, Furnes, Courtrai, Ypres marquent les pas de la République; les sociétés populaires s'unissent et s'épurent tous les jours; les factions expirent sur l'échafaud; la représentation nationale s'élève et domine toutes les passions malfaisantes; la vertu et la justice sont mises à l'ordre du jour; une recolte abondante couvre nos sillons, et une récolte américaine vient à travers les mers doubler la fertilité du territoire français.

Voilà cependant le résultat bien doux de votre constance, de vos travaux, de votre union; voilà les fruits mûris par les chaleurs de la révolution, et conservés par les veilles du gouvernement que vous avez organisé et fécondé par votre confiance.

Mais si jamais il arrivoit des revers, si jamais la victoire se laissoit entraîner à une inconstance dont elle n'est pas toujours exempte, à qui faudroit-il les attribuer, à qui faudroit-il les imputer, ces maux publics? Est-ce à ceux qui veillent sans cesse pour la République, pour l'amélioration du sort du peuple? où bien seroit-on assez juste, assez courageux pour n'accuser que ces hommes qui vont sans cesse corrompant l'opinion publique, affoiblissant les espérances de tous les citoyens, atténuant les victoires de nos braves armées, personnalisant les travaux révolutionnaires, attaquant le gouvernement, affectant d'en atténuer la confiance, ou d'en décrier les moyens, ou d'en décourager les membres quand on ne peut les détruire?

Représentans du Peuple, c'est à l'école du malheur qu'on s'instruit ordinairement ; c'est aussi à l'école de la victoire qu'il faut se former aux revers, à la justice et à la fraternité.

Voici les nouvelles :

ARMÉE DE LA MOSELLE.

Au quartier général à Marchiennes-au-Pont, le 7 messidor, l'an deuxième de la République française, une et indivisible.

Jourdan, commandant en chef de l'armée de la Moselle, aux citoyens représentans composant le comité de Salut public.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

« La place de Charleroi s'est rendue ce soir à discrétion : voilà la seule capitulation que nous avons voulu adopter. Je ne puis, dans ce moment, vous donner de plus amples détails ; je sais seulement que la garnison est de 3000 hommes, et qu'il y a 50 pièces de canon. Cette reddition est venue d'autant plus à propos que je pense que demain nous serons attaqués. L'ennemi s'est réuni en très-grande force dans les environs de Nivelle ; il a tiré ses troupes du Catau et des environs de Cambrai, où, d'après les rapports, il ne reste plus personne. Dans tous les cas l'affaire sera des plus vives, parce que nous sommes tous disposés à nous battre en républicains. Je desire être assez heureux pour vous apprendre la nouvelle d'une victoire qui peut être assez décisive pour la conquête des Pays-bas, en même-temps que je vous apprends la prise d'une place. Demain au soir je vous donnerai de mes nouvelles ».

Salut et fraternité.

Signé JOURDAN.

Liberté, Égalité.

Charleroi, le 7 messidor, l'an deuxième de la République française, une, indivisible et démocratique.

Les Représentans du Peuple près les armées du Nord, de la Moselle et des Ardennes, réunies sur la Sambre, au comité de Salut public.

CITOYENS COLLÈGUES,

« Nous avons attendu la prise de Charleroi pour vous donner les détails qui l'ont précédée. Le 28 du mois dernier, l'armée marcha, à une heure du matin, au devant de l'ennemi. L'ennemi, à la même heure, marchoit sur nous : on se rencontra ; le brouillard étoit épais. Le combat fut terrible jusqu'à trois heures après-midi. La gauche, commandée par le brave général Kleber, fit des merveilles : le général de brigade Duhesme s'y distingua ; le centre se battit de même. Le général Dubois chargea à la tête de sa cavalerie, fit 500 prisonniers, prit sept pièces de canon, et massacra 7 à 800 hommes. L'avant-garde, commandée par le général Lefebvre, eut un égal succès et montra le même courage. Un bataillon de grenadiers y chargea trois fois la cavalerie ennemie, et en fit un grand carnage. Nos canonniers chargèrent en hussards, et reprirent leurs canons qui leur avoient été enlevés pendant le brouillard. L'ennemi perdit 6000 hommes, au lieu de 3000 que nous vous avions annoncés. Le soir, faute de munitions, on se replia, et l'ennemi se replia lui même. Nous perdîmes 1500 hommes, tués ou blessés. Le 30, le siège de Charleroi fut repris avec plus d'acharnement que jamais. L'officier du génie Marescot s'est fait beaucoup d'honneur par l'activité avec laquelle il a poussé les travaux. L'artillerie a mis la ville en cendres. Après six jours de tranchée ouverte, l'ennemi a été sommée : il a refusé de se rendre. Le 6, le feu a redoublé ; le 7, il a demandé à capituler : on lui a donné un quart-d'heure pour se rendre, après lequel l'assaut seroit commandé et

la garnison passée au fil de l'épée. Il nous a envoyé un parlementaire ; nous avons renvoyé la lettre sans l'ouvrir.

Le général Reyniac, commandant la place de Charleroi, s'est rendu à discrétion, se remettant à la générosité de la République. Jourdan doit vous adresser les articles honorables par lesquels vous verrez que l'orgueil de la maison d'Autriche a passé sous le joug. La garnison prisonnière est de 3,000 hommes. Nous avons trouvé 50 pièces de canon ; la place est en poudre, et n'est plus qu'un poste.

Nous regrettons de ne pouvoir vous faire part aujourd'hui d'une infinité de traits d'intrépidité : nous les rechercherons et nous les ferons connoître au peuple français.

Ce point de Sambre et Meuse est devenu le plus intéressant ; l'ennemi y porte ses forces : nous présageons la victoire. Nous vous envoyons les drapeaux. »

Signé Gillet, Guitton, Saint-Just.

La Convention décrète l'impression et l'envoi aux armées, du rapport et des nouvelles, et l'insertion au bulletin.

De l'Imprimerie de QUIBER-PALLISSAUX, dite des Départemens, au coin du boulevart Poissonnière, N°. 2.